

TRAIN  
D'ENFER



Saint-Hilaire-des-Bois. 18 janvier 1938.

Peu après Noël, une vague de froid sans précédent avait déferlé sur la région. À l'instar de ses voisins, la Corrèze s'engourdissait sous une épaisse couche de neige que les nuits glaciales succédant à sa venue avaient contribué à installer durablement. Routes et chemins se trouvaient soit complètement impraticables, soit transformés en véritables patinoires qui dissuadaient toute circulation raisonnable.

Ces rigueurs hivernales n'avaient pourtant pas empêché le Docteur Martin de chausser ses lourds souliers ferrés, de revêtir sa canadienne fourrée et, havresac à nécessaire médical passé en bandoulière, de se lancer sur le chemin qui, après force détours, aboutissait au hameau des Bories où se trouvait la maison des Maréchal.

Outre le fait de compter au nombre de ses clients les plus anciens, Georges et Jeannine Maréchal étaient devenus, au fil du temps, des amis fidèles. Ce qui lui avait valu de partager la modeste saga familiale dans ses tourments et ses joies. C'est ainsi qu'il avait pu escorter le grand-père Maréchal sur la route d'une vieille femme paisiblement assumée, et, dans le même temps, aider Gabriel, le fils unique des époux Maréchal, à venir au monde voici à présent douze années.

Aujourd'hui, tout en pestant contre cette neige croûtée dans laquelle il enfonçait parfois jusqu'au-dessus du genou et qui rendait sa progression pénible, il songeait tristement que le balancier était sur le point de repartir dans l'autre sens. En effet, pour s'être obstinée, malgré un coupant vent du nord, à travailler au jardin, Jeannine Maréchal avait contracté en fin d'automne une mauvaise pneumonie. Cette grave infection, intervenant sur un corps qui par ailleurs ne se ménageait guère, n'avait pas tardé à dégénérer. Malgré le dévouement du bon docteur et ses prescriptions, Jeannine ne se remettait pas, bien au contraire. Et depuis deux jours, il semblait évident que le processus vital se trouvait engagé. Le médecin, malgré une longue pratique, enrageait toujours lorsqu'il sentait que la mort rôdait et se trouvait sur le point de remporter le dernier combat. Il savait parfaitement que la fin tragique de sa patiente le renverrait inéluctablement à la misère récurrente de la condition humaine et au dérisoire de sa propre fonction.

Aussi ne fut-il pas autrement surpris, après que Tom, le vieux corniaud, eut esquissé à son encontre quelques aboiements désabusés, d'être accueilli au bas du perron par un Georges Maréchal aux traits creusés et dont les yeux rougis avouaient la funeste évidence.

C'est pourtant une main ferme qui serra longuement celle du médecin. Dans ces campagnes rudes où les cœurs s'endurcissaient à l'égal de ceux des chênes de la forêt, il n'entraît pas dans les habitudes de s'apitoyer ou de laisser déborder sa peine. Ce fut donc concis, comme si l'essentiel du ressenti était passé dans la poignée de main initiale.

— Bonjour Docteur. Ma pauvre femme est passée voici moins d'une heure ! Entrez ! Vous savez où se trouve sa chambre. Faites le nécessaire ! Parce que moi, il faut que

je m'occupe sans plus tarder de Gaby qui s'est réfugié dans l'atelier. Pauvre gosse, ça lui a fait un choc !...

Il passa une main sur son visage fatigué, parut hésiter puis lâcha sourdement :

— Savez-vous docteur que ses dernières paroles ont été pour me faire promettre de toujours me soucier de lui ?

Saint-Hilaire-des-Bois. 14 juin 1944.

La menuiserie que tous ici désignaient sous le nom d'atelier, avait été durant plus de soixante années le domaine réservé du grand-père Maréchal. Tout petit déjà, Gaby se plaisait à y venir, attiré par le ronron du moteur à pétrole qui entraînait la scie à ruban, ronron dans lequel il trouvait motif à rêver d'évasion, que ce soit à la barre d'un bateau-fantôme ou aux commandes d'un avion lancé dans le ciel...

Il y admirait aussi les panoplies d'outils mystérieux accrochées aux parois de bois, les gestes précis de l'aïeul qui, varlope en main, tirait de blondes volutes des planches prisonnières de l'étau. Il aimait le parfum amer de la sciure, les cachettes douillettes au creux du tas de copeaux, la patine ouatée des meubles achevés... Porté par une frénésie gourmande, il faisait son miel des indications, des anecdotes, des conseils que ne manquait pas de lui prodiguer son aïeul, ravi de l'aubaine.

C'est ainsi qu'au fil des ans était née et s'était fortifiée une passion qui ne se démentait pas. Son grand-père et sa mère, disparus à trois ans d'intervalle – il en gardait une souffrance sourde qui ne demandait qu'à s'aiguiser à la première réminiscence –, il avait pris l'habitude de fréquenter cet atelier devenu le sien, aussi souvent que possible.

Parfaitement conscient que là était sa voie, son père n'avait rien tenté qui aurait pu l'en détourner. De toute façon,

il était patent que l'école ne représentait pas le domaine privilégié du garçon et qu'il s'étiolerait telle une fleur privée d'eau si, d'aventure, quelqu'un s'avisait de l'y maintenir contre son gré.

Son certificat d'études en poche, Gaby était donc entré en apprentissage chez le menuisier du village voisin. Ce dernier avait la réputation d'un artisan hors pair, mais hélas pourvu d'un caractère exécrationnel. S'il avait tenu à apporter à son élève les bases puis les finesses du métier, ce n'avait certes pas été en utilisant des méthodes pédagogiques basées sur la douceur et la compréhension. Gaby, dont la discrétion naturelle et le caractère tourmenté supportaient difficilement les invectives et les brimades, plus encore que les coups de pied au derrière qui accompagnaient parfois un ratage ou une imprécision, en avait beaucoup souffert. Et il avait dû faire appel à toute la volonté tapie au fond de lui pour ne pas renoncer.

Aujourd'hui, à dix-huit ans passés, ces tourments n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Son talent de jeune artisan ainsi que sa propension naturelle à venir en aide aux personnes se trouvant dans l'embarras lui avaient déjà valu une réputation flatteuse, assortie de quelques commandes qu'il s'était empressé d'honorer avec le plus grand sérieux.

Ce matin-là, il s'irritait de ne point réussir à mettre la main sur un pot de grès contenant du brou de noix, ingrédient dont il savait pertinemment que son défunt grand-père avait renouvelé la provision peu avant de disparaître. Il venait de visiter de fond en comble l'atelier et plus particulièrement l'immense armoire qui abritait tout le bric-à-brac habituel, lorsqu'il aperçut enfin dans la pénombre, tout au fond du meuble, son butin qu'un lambeau de toile escamotait aux trois quarts. La toile retirée, il s'avisa que le pot

recherché voisinait avec une modeste caisse de bois brut qui lui était parfaitement inconnue.

Intrigué, il la tira à la lumière, l'ouvrit et ne put retenir une exclamation stupéfaite :

— Ça alors ! Un poste émetteur ! Ici, dans l'atelier ! ...

Cet étonnement initial fit long feu, car cette découverte inattendue entraîna presque aussitôt l'ajustement des pièces du puzzle. Nombre de questions demeurées sans réponse au cours des mois écoulés trouvèrent là leur exutoire et ses yeux s'ouvrirent sur la réalité des faits.

Le premier événement à avoir intrigué le jeune homme s'était produit au cours du printemps 43. Georges, son père, qui jusque-là occupait un poste d'agent aux *Ponts et Chaussées* de la Corrèze, s'était vu subitement rattaché au chantier du barrage de l'*Aigle*, entamé dès la fin de 1939. Et ce, sans que Gaby n'ait été préalablement informé d'une mutation en instance. Suite à quoi, les absences ou les retards paternels étaient devenus fréquents. Gaby avait eu beaucoup de peine à appréhender cette nouvelle situation. Très lié à son père depuis toujours mais plus encore depuis le décès de sa mère, il acceptait difficilement ces entorses à leur vie d'avant. Georges s'en excusait mollement, prétextant des routes difficiles ou un surcroît de travail lié à des tâches délicates.

Peu à peu, le garçon avait fini par accepter cet état de fait et s'était coulé dans le moule d'une vie différente, plus solitaire, moins fusionnelle. Ce qui ne l'empêcha pas, au cours du dernier été, de mener sa propre enquête. Il le fit à son habitude en toute discrétion mais non sans volonté d'aboutir. Glanant ici ou là des informations, interrogeant à droite et à gauche, recoupant les renseignements recueillis, il parvint au bout de quelques mois à acquérir la (...)